

Commentaire de Marbeuf « Je disais l'autre jour... » :

Introduction

Extrait de son Recueil de vers baroque publié en 1628, ce sonnet en alexandrins de Pierre de Marbeuf met en scène un couple de bergers. Si l'homme semble éprouver un réel amour pour la femme, cette dernière se montre inconstante en lui faisant des promesses sans lendemain. Comment ce sonnet de Marbeuf met-il en lumière la complexité des sentiments ? Après avoir étudié le **bref récit lyrique** que le poète nous propose, nous rendrons compte de **l'opposition entre les deux personnages** avant de nous intéresser à **la fragilité des sentiments humains dans un poème qui se rapproche de l'apologue**.

Contexte et auteur

Pbq

Annonce du plan

Intro idée principale de l'axe 1

Axe 1

En premier lieu, ce sonnet s'annonce comme un bref récit. Il en présente **d'abord les éléments constitutifs habituels** : le lieu est donné par le « bord sablonneux d'un ruisseau » (vers 2) tandis que le temps est indiqué succinctement par un « autre jour » (vers 1). Quant aux personnages, ils sont au nombre de deux : une femme qui est la « maîtresse » (vers 4) - au sens d'amoureuse - et « Silvandre » (vers 6). Quant à l'action, elle est réduite à quelques éléments qui suivent la structure du sonnet : dans le premier quatrain, le berger se plaint à sa belle qui lui répond dans le second quatrain par une déclaration d'amour ; dans le premier tercet, le berger aurait pu s'estimer « le plus heureux du monde » (vers 11), mais les serments écrits sur « l'onde » à partir d'une base de « sable » (vers 13) démasquent la jeune femme. Tous les éléments sont donc réunis pour nous conter une courte histoire d'amour déçu.

Idée principale ss-partie 1

Ensuite, ce récit est d'autant plus apparent que **les temps employés en marquent clairement les différentes étapes**. Ainsi, le décor est planté dans le premier quatrain par l'imparfait qu'on retrouve dans les verbes « disais » (vers 1), « s'accordait » (vers 3) et « faisais » (vers 4). Le passé simple intervient quand la belle prend l'initiative de répondre dans le deuxième quatrain : « fit » (vers 5) et « dit » (vers 6) indiquent cette étape. Le premier tercet introduit les verbes au conditionnel « finiraient » (vers 10) et « serais » (vers 11) qui plongent Silvandre et le lecteur dans l'irréel, après un seul verbe au passé simple « crus » (vers 9) qui ne laisse aucun doute sur la naïveté du narrateur puisqu'il est suivi d'un « tout aussitôt » moqueur. Le retour à l'imparfait dans le dernier tercet avec « faisais » (vers 12), « écrivait » (vers 13) et « obligeassent » (vers 14) au subjonctif peut alors être compris comme un retour à la réalité cruelle du début du sonnet, celle d'une « peine et [d'une] tristesse » (vers 1) qui s'imposent au « pauvre innocent » (vers 12) de Silvandre.

Idée principale ss-partie 2

De plus, si l'emploi des temps rend la structure du récit particulièrement visible, **un examen attentif des rimes montre tout un jeu subtil** qui en trace le contrepoint. Dès le premier quatrain, Marbeuf fait rimer « tristesse » (vers 1) avec « maîtresse », comme s'il annonçait déjà une fin inéluctable. Et que penser des rimes « amour » (vers 6) et « toujours » (vers 7), au demeurant si banales, quand on les voit niées par celles qui les embrassent ? Une « promesse » (vers 8) peut-elle tenir face à une « finesse » (vers 4), c'est-à-dire à un tour de langage trompeur ? De même, on ne peut s'empêcher de penser que les « serments » (vers 9) seront trahis quand ils riment avec les « tourments » (vers 10) ! C'est ce jeu à la rime qui tisse une sorte de rythme aussi bien musical que narratif puisqu'il nous avertit, dès le début du sonnet, que les deux personnages ne pourront pas s'entendre car l'un des deux triche.

Idée principale ss-partie 3

Ainsi, présence des éléments constitutifs de tout récit, emploi nuancé des temps et jeu avec les rimes, sont autant d'indices qui conduisent à voir dans ce sonnet une histoire d'amour, brève, mais marquée par les tensions entre les deux protagonistes

Conclusion de l'axe et transition

Axe 2

En effet, Silvandre et sa belle s'opposent tout au long du sonnet. On remarque que **sa structure même les sépare constamment**. Le premier quatrain est consacré au berger, ce qu'indique le pronom personnel « je » (vers 1 et 4) tandis que le second quatrain l'est à la jeune femme qui répond avant que les réflexions du berger ne suivent dans le premier tercet. Finalement, ce n'est que dans le dernier tercet, lorsque le narrateur devient lucide, que les amoureux se retrouvent pour mieux se découvrir irrémédiablement opposés. Le mot « serments » qui devrait les réunir est repris dans la chute du sonnet dans une subordonnée de but dont le verbe est au subjonctif imparfait : nous sommes dans l'irréel, bien loin du « toujours » (vers 7) proclamé par la bergère. Le sonnet semble donc bâti pour séparer les amoureux.

Intro idée principale de l'axe 2

Idée principale ss-partie 1

Si Silvandre et sa « maîtresse » sont séparés par la structure du poème, **l'effet est renforcé par l'évolution des sentiments du narrateur**. Au début, c'est le registre élégiaque qui domine à travers la « peine » et la « tristesse » (vers 1) ou encore le « langoureux discours » (vers 3). L'emploi du mot « maîtresse » (vers 4) ne laisse aucun doute sur les sentiments éprouvés par Silvandre, et la nature

Idée principale ss-partie 2

même participe à son amour avec le « cours murmurant » (vers 3). Cependant, après les déclarations de la belle, la naïveté sature le premier tercet : de « crus tout aussitôt » (vers 9), « divins serments » (vers 9), « mon bonheur » (vers 10), jusqu'au « plus heureux des hommes » (vers 11) semble se dessiner un véritable paradis terrestre, détruit de l'intérieur par les conditionnels « finiraient » (vers 10) et « serais » (vers 11) et surtout l'emploi du mot « tourments » à la rime, au milieu du tercet. Finalement, la conjonction d'opposition « mais » (vers 12) qui inaugure le dernier tercet, l'apostrophe « ô pauvre innocent » (vers 12) qui s'adresse à Silvandre lui-même et l'exclamative qui le suit sont les signes de la prise de conscience de cette naïveté. De la souffrance à la lucidité en passant par un bref moment de bonheur où l'amour s'aveugle, tel est le parcours en quelques vers du narrateur berné.

Idée principale ss-partie 3

Parallèlement à cette évolution, **la jeune femme délivre un double message** : par son discours elle dit aimer Silvandre et par ses gestes elle nie tout engagement. Aux termes convenus d'un amour précieux rendu par la « promesse » (vers 8) et l'« objet de mes amours » (vers 6), renforcés par la rime tout aussi convenue avec « toujours » (vers 7), répond la « finesse » (vers 5) qui résume les paroles de la femme. Finalement, peu importe les paroles circonscrites par le discours direct puisque leur caractère mensonger est annoncé d'emblée. Déjà suspect, l'engagement n'est-il d'ailleurs pas encore affaibli par la signature sur l'« eau » ? Que vaut une telle signature ? La réponse est donnée dans le dernier tercet, lorsque le narrateur prend conscience de sa naïveté : la signature « sur l'onde » (vers 13) n'oblige à rien, d'autant plus que la femme est sur « le sable » (vers 13). Ces deux éléments meubles sont alors les véritables révélateurs de la tromperie de la jeune femme.

De cette opposition des deux personnages, aussi bien dans la structure du sonnet que dans les manifestations particulières de chacun des protagonistes, on peut tenter de tirer une morale. N'est-ce pas ce à quoi nous invite Pierre de Marbeuf ?

Conclusion de l'axe et transition

Ce sonnet peut en effet être considéré comme un apologue. **Tout d'abord, le cadre paraît conventionnel** : « sable » et « onde » (vers 13) qui reprennent « sablonneux » et « ruisseau » (vers 2) sont des motifs fréquents chez les poètes baroques qui apprécient particulièrement tout ce qui est fluide, instable et ne peut donc se laisser saisir. La syntaxe du premier quatrain nous entraîne dans ce « cours » (vers 2) en multipliant les enjambements avec le contre-rejet « dont le cours » (vers 2) suivi du rejet « que je faisais » (vers 3). On a vu par ailleurs que le vocabulaire amoureux est celui des conversations précieuses de l'époque, et aujourd'hui encore, « amour » et « toujours » riment dans plus d'une chanson ! On pourrait ajouter que les personnages sont tout aussi conventionnels : « Silvandre » (vers 6) est le prénom traditionnel des bergers des pastorales et laisse deviner que sa « maîtresse » (vers 4) est elle aussi bergère. Loin de rendre compte d'un lyrisme sincère, ces nombreuses conventions laissent percer une réflexion dont le thème reste à préciser.

Intro idée principale de l'axe 3

Idée principale ss-partie 1

En effet, ce qui est en cause dans ce sonnet, **c'est la fragilité des sentiments humains**. L'illusion de « bonheur » est balayée par la réalité toute proche des « tourments » (vers 10). Cette proximité est rendue par un vers au rythme anapestique à la symétrie marquée. Dans le même temps, la fidélité et la sincérité recherchées par le narrateur sont elles aussi détruites par ces « divins serments » (vers 9) qui n'ont aucune valeur. La forme du sonnet met en relief ces oppositions profondes : ainsi le dernier tercet détruit-il immédiatement les illusions de celui qui le précède. Il n'est pas de notation positive qui n'ait son détracteur à l'affût : les paroles douces de la femme ne sont que « finesse » (vers 5) et la femme aimée est au centre de cette trahison comme l'est le pronom « elle » qui la représente entre le « sable » et « l'onde » (vers 13), deux emblèmes de l'inconstance. Au-delà d'une histoire particulière, c'est peut-être une morale pessimiste qui nous est proposée, celle où l'homme cherche chez l'autre une sincérité impossible dans un monde où tout paraît fugitif : le discours de l'homme n'est-il pas lui aussi pris dans le « cours » du « ruisseau » (vers 3) ?

Idée principale ss-partie 2

Deux personnages s'opposent dans ce sonnet de facture baroque, nous racontant l'histoire somme toute banale d'un homme trompé par les faux serments d'une femme inconstante. Pourtant, dans ce cadre apparemment étrié, Pierre de Marbeuf parvient à nous délivrer une réflexion sur la **fragilité des sentiments humains**. On perçoit à travers ce poème les interrogations d'une époque où la fluidité, l'instabilité et le mouvement continu et incontrôlable sont autant de signes d'une angoisse profonde qui transparait dans les sujets les plus légers. Après le Baroque, le classicisme tentera d'imposer une stabilité que le début du XVIIe siècle semblait avoir perdue.

Récapituler

Ouvrir

Axe 3

Conclusion

Commentaire de Marbeuf « Je disais l'autre jour... » :

Extrait de son Recueil de vers baroque publié en 1628, ce sonnet en alexandrins de Pierre de Marbeuf met en scène un couple de bergers. Si l'homme semble éprouver un réel amour pour la femme, cette dernière se montre inconstante en lui faisant des promesses sans lendemain. Comment ce sonnet de Marbeuf met-il en lumière la complexité des sentiments ? Après avoir étudié **le bref récit lyrique** que le poète nous propose, nous rendrons compte de **l'opposition entre les deux personnages** avant de nous intéresser à **la fragilité des sentiments humains dans un poème qui se rapproche de l'apologue**.

En premier lieu, **ce sonnet s'annonce comme un bref récit**. Il en présente d'abord **les éléments constitutifs habituels** : le lieu est donné par le « bord sablonneux d'un ruisseau » (vers 2) tandis que le temps est indiqué succinctement par un « autre jour » (vers 1). Quant aux personnages, ils sont au nombre de deux : une femme qui est la « maîtresse » (vers 4) - au sens d'amoureuse - et « Silvandre » (vers 6). Quant à l'action, elle est réduite à quelques éléments qui suivent la structure du sonnet : dans le premier quatrain, le berger se plaint à sa belle qui lui répond dans le second quatrain par une déclaration d'amour ; dans le premier tercet, le berger aurait pu s'estimer « le plus heureux du monde » (vers 11), mais les serments écrits sur « l'onde » à partir d'une base de « sable » (vers 13) démasquent la jeune femme. Tous les éléments sont donc réunis pour nous conter une courte histoire d'amour déçu.

Ensuite, ce récit est d'autant plus apparent que **les temps employés en marquent clairement les différentes étapes**. Ainsi, le décor est planté dans le premier quatrain par l'imparfait qu'on retrouve dans les verbes « disais » (vers 1), « s'accordait » (vers 3) et « faisais » (vers 4). Le passé simple intervient quand la belle prend l'initiative de répondre dans le deuxième quatrain : « fit » (vers 5) et « dit » (vers 6) indiquent cette étape. Le premier tercet introduit les verbes au conditionnel « finiraient » (vers 10) et « serais » (vers 11) qui plongent Silvandre et le lecteur dans l'irréel, après un seul verbe au passé simple « crus » (vers 9) qui ne laisse aucun doute sur la naïveté du narrateur puisqu'il est suivi d'un « tout aussitôt » moqueur. Le retour à l'imparfait dans le dernier tercet avec « faisais » (vers 12), « écrivait » (vers 13) et « obligeassent » (vers 14) au subjonctif peut alors être compris comme un retour à la réalité cruelle du début du sonnet, celle d'une « peine et [d'une] tristesse » (vers 1) qui s'imposent au « pauvre innocent » (vers 12) de Silvandre.

De plus, si l'emploi des temps rend la structure du récit particulièrement visible, **un examen attentif des rimes montre tout un jeu subtil** qui en trace le contrepoint. Dès le premier quatrain, Marbeuf fait rimer « tristesse (vers 1) avec « « maîtresse », comme s'il annonçait déjà une fin inéluctable. Et que penser des rimes « amour » (vers 6) et « toujours » (vers 7), au demeurant si banales, quand on les voit niées par celles qui les embrassent ? Une « promesse » (vers 8) peut-elle tenir face à une « finesse » (vers 4), c'est-à-dire à un tour de langage trompeur ? De même, on ne peut s'empêcher de penser que les « serments » (vers 9) seront trahis quand ils riment avec les « tourments » (vers 10) ! C'est ce jeu à la rime qui tisse une sorte de rythme aussi bien musical que narratif puisqu'il nous avertit, dès le début du sonnet, que les deux personnages ne pourront pas s'entendre car l'un des deux triche.

Ainsi, présence des éléments constitutifs de tout récit, emploi nuancé des temps et jeu avec les rimes, sont autant d'indices qui conduisent à voir dans ce sonnet une histoire d'amour, brève, mais marquée par les tensions entre les deux protagonistes.

En effet, **Silvandre et sa belle s'opposent tout au long du sonnet**. On remarque que **sa structure même les sépare constamment**. Le premier quatrain est consacré au berger, ce qu'indique le pronom personnel « je » (vers 1 et 4) tandis que le second quatrain l'est à la jeune femme qui répond avant que les réflexions du berger ne suivent dans le premier tercet. Finalement, ce n'est que dans le dernier tercet, lorsque le narrateur devient lucide, que les amoureux se retrouvent pour mieux se découvrir irrémédiablement opposés. Le mot « serments » qui devrait les réunir est repris dans la chute du sonnet dans une subordonnée de but dont le verbe est au subjonctif imparfait : nous sommes dans l'irréel, bien loin du « toujours » (vers 7) proclamé par la bergère. Le sonnet semble donc bâti pour séparer les amoureux.

Si Silvandre et sa « maîtresse » sont séparés par la structure du poème, **l'effet est renforcé par l'évolution des sentiments du narrateur**. Au début, c'est le registre élégiaque qui domine à travers la « peine » et la « tristesse » (vers 1) ou encore le « langoureux discours » (vers 3). L'emploi du mot « maîtresse » (vers 4) ne laisse aucun doute sur les sentiments éprouvés par Silvandre, et la nature

même participe à son amour avec le « cours murmurant » (vers 3). Cependant, après les déclarations de la belle, la naïveté sature le premier tercet : de « crus tout aussitôt » (vers 9), « divins serments » (vers 9), « mon bonheur » (vers 10), jusqu'au « plus heureux des hommes » (vers 11) semble se dessiner un véritable paradis terrestre, détruit de l'intérieur par les conditionnels « finiraient » (vers 10) et « serais » (vers 11) et surtout l'emploi du mot « tourments » à la rime, au milieu du tercet. Finalement, la conjonction d'opposition « mais » (vers 12) qui inaugure le dernier tercet, l'apostrophe « ô pauvre innocent » (vers 12) qui s'adresse à Silvandre lui-même et l'exclamative qui le suit sont les signes de la prise de conscience de cette naïveté. De la souffrance à la lucidité en passant par un bref moment de bonheur où l'amour s'aveugle, tel est le parcours en quelques vers du narrateur berné.

Parallèlement à cette évolution, **la jeune femme délivre un double message** : par son discours elle dit aimer Silvandre et par ses gestes elle nie tout engagement. Aux termes convenus d'un amour précieux rendu par la « promesse » (vers 8) et l'« objet de mes amours » (vers 6), renforcés par la rime tout aussi convenue avec « toujours » (vers 7), répond la « finesse » (vers 5) qui résume les paroles de la femme. Finalement, peu importe les paroles circonscrites par le discours direct puisque leur caractère mensonger est annoncé d'emblée. Déjà suspect, l'engagement n'est-il d'ailleurs pas encore affaibli par la signature sur l'« eau » ? Que vaut une telle signature ? La réponse est donnée dans le dernier tercet, lorsque le narrateur prend conscience de sa naïveté : la signature « sur l'onde » (vers 13) n'oblige à rien, d'autant plus que la femme est sur « le sable » (vers 13). Ces deux éléments meubles sont alors les véritables révélateurs de la tromperie de la jeune femme.

De cette opposition des deux personnages, aussi bien dans la structure du sonnet que dans les manifestations particulières de chacun des protagonistes, on peut tenter de tirer une morale. N'est-ce pas ce à quoi nous invite Pierre de Marbeuf ?

Ce sonnet peut en effet être considéré comme un apologue. Tout d'abord, **le cadre paraît conventionnel** : « sable » et « onde » (vers 13) qui reprennent « sablonneux » et « ruisseau » (vers 2) sont des motifs fréquents chez les poètes baroques qui apprécient particulièrement tout ce qui est fluide, instable et ne peut donc se laisser saisir. La syntaxe du premier quatrain nous entraîne dans ce « cours » (vers 2) en multipliant les enjambements avec le contre-rejet « dont le cours » (vers 2) suivi du rejet « que je faisais » (vers 3). On a vu par ailleurs que le vocabulaire amoureux est celui des conversations précieuses de l'époque, et aujourd'hui encore, « amour » et « toujours » riment dans plus d'une chanson ! On pourrait ajouter que les personnages sont tout aussi conventionnels : « Silvandre » (vers 6) est le prénom traditionnel des bergers des pastorales et laisse deviner que sa « maîtresse » (vers 4) est elle aussi bergère. Loin de rendre compte d'un lyrisme sincère, ces nombreuses conventions laissent percer une réflexion dont le thème reste à préciser.

En effet, ce qui est en cause dans ce sonnet, **c'est la fragilité des sentiments humains.** L'illusion de « bonheur » est balayée par la réalité toute proche des « tourments » (vers 10). Cette proximité est rendue par un vers au rythme anapestique à la symétrie marquée. Dans le même temps, la fidélité et la sincérité recherchées par le narrateur sont elles aussi détruites par ces « divins serments » (vers 9) qui n'ont aucune valeur. La forme du sonnet met en relief ces oppositions profondes : ainsi le dernier tercet détruit-il immédiatement les illusions de celui qui le précède. Il n'est pas de notation positive qui n'ait son détracteur à l'affût : les paroles douces de la femme ne sont que « finesse » (vers 5) et la femme aimée est au centre de cette trahison comme l'est le pronom « elle » qui la représente entre le « sable » et « l'onde » (vers 13), deux emblèmes de l'inconstance. Au-delà d'une histoire particulière, c'est peut-être une morale pessimiste qui nous est proposée, celle où l'homme cherche chez l'autre une sincérité impossible dans un monde où tout paraît fugitif : le discours de l'homme n'est-il pas lui aussi pris dans le « cours » du « ruisseau » (vers 3) ?

Deux personnages s'opposent dans ce sonnet de facture baroque, nous racontant l'histoire somme toute banale d'un homme trompé par les faux serments d'une femme inconstante. Pourtant, dans ce cadre apparemment étrié, Pierre de Marbeuf parvient à nous délivrer une réflexion sur la fragilité des sentiments humains. On perçoit à travers ce poème les interrogations d'une époque où la fluidité, l'instabilité et le mouvement continu et incontrôlable sont autant de signes d'une angoisse profonde qui transparaît dans les sujets les plus légers. Après le Baroque, le classicisme tentera d'imposer une stabilité que le début du XVII^e siècle semblait avoir perdue.

